

L'abbé Proulx n'est plus; ses images restent

« L'une des mémoires vives du Québec vient de disparaître. Pas tout à fait. En s'éteignant, hier, à l'âge de 86 ans, à l'hôpital Notre-Dame de Fatima de La Pocatière, l'abbé Maurice Proulx ne risque pas, en effet, d'être oublié de sitôt, pas plus que l'époque dont il a été un témoin privilégié. L'abbé Proulx fut l'un des pionniers du cinéma québécois. Il laisse donc une mémoire visuelle importante dont le Québec a heureusement fait l'acquisition complète en 1976.

par Léonce GAUDREAULT

Les Québécois avaient eu l'occasion, en 1978, de voir quelques-uns des 40 films documentaires qu'il a tournés, dans le cadre d'une rétrospective itinérante que lui avait organisée le ministère des Communications.

On avait pu découvrir alors que ce « fils de cultivateur », comme il aimait le rappeler, avait su, par sa passion pour le cinéma, mettre un certain Québec en images qui, autrement, serait à jamais disparu. Plus particulièrement à l'époque de la colonisation en Abitibi et en Gaspésie, dont il a d'ailleurs tiré ses deux longs métrages documentaires les plus connus, soit *En pays neufs* et *En pays pittoresques*.

En fondant, à la demande de son évêque, le Service social de La Pocatière en 1953, l'abbé-cinéaste avait graduellement cessé de faire tourner sa caméra-témoin pour finalement s'engager, à partir de 1966, dans une retraite dans la maison qu'il s'était fait construire dans le voisinage. Il avait pris soin alors d'y aménager une voûte fortifiée dans laquelle les gens de la Cinématique québécoise trouvèrent ses trésors bien conservés. L'anglais par le cinéma

Né à Saint-Pierre-de-Montmagny en 1902, dans une famille de 14 enfants dont il fut l'aîné, le jeune Proulx entra pour la première fois dans une salle de cinéma (à Québec) à l'âge de 20 ans. Comme il le confiait à notre ancien critique de cinéma Claude Daigneault, c'était à une époque où « aller au cinéma était considéré comme un péché », surtout pour un étudiant destiné à la prêtrise.

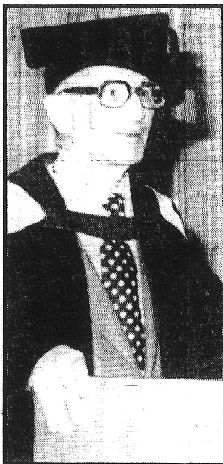
Encore plus qu'aujourd'hui, le cinéma américain que le clergé accusait d'être « corrupteur » et « dénationalisateur » dominait les écrans. Après avoir été ordonné à la prêtrise en 1928 et envoyé à l'université Cornell de l'État de New York pour y poursuivre des études d'agronomie, le jeune abbé continua d'aller régulièrement au cinéma pour... y apprendre l'anglais.

La piqure du cinéma lui vint en 1933, à l'occasion de la visite d'un conférencier britannique qui avait apporté avec lui ses films en 16mm. Il vit là tout de suite un moyen extraordinaire pour l'enseignement de l'agriculture, à l'École supérieure d'agronomie de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. L'année suivante, il partait avec un confrère et son Kodak pour l'Abitibi, afin de

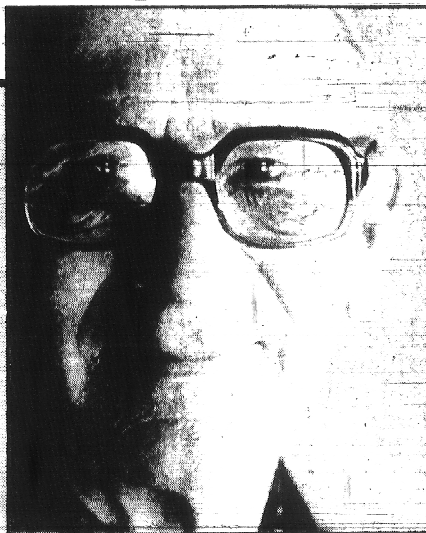
■ Scientifique et artiste (PC) —

La ministre des Affaires culturelles, Mme Lise Bacon, estime que le décès du cinéaste Maurice Proulx est la mort d'un artiste et pédagogue de grand talent « dont la mémoire, heureusement, demeurera bien présente parmi nous tous, Québécois, grâce aux milliers de mètres de films laissés en héritage ». Dans un communiqué, Mme Bacon a eu ce commentaire : « Il faut se rappeler que ces films à caractère documentaire étaient faits avec plus de générosité et de talent que de moyens financiers. Les films de l'abbé Proulx sur les us et coutumes de nos agriculteurs savaient aussi bien nous éduquer que nous enseigner. « Maurice Proulx était à la fois scientifique, pédagogue et artiste. Il avait le souci de montrer, d'illustrer, comme il avait le pouvoir d'émuover par l'image. »

■ **Sur le tas** (PC) — Pierre Jutras, archiviste à la Cinématique québécoise, a salué en l'abbé Proulx « un homme précieux de notre cinématographie nationale; il en fut le premier véritable artisan. Il a appris sur le tas, en lisant d'abord les modes d'emploi des appareils et de la pellicule. Il faisait tout, seul dans sa cave, il était autonome. » Au-delà des commandites gouvernementales, « il a laissé des images uniques d'un temps révolu. Son apport a été précieux pour notre mémoire collective. »



En 1979, l'université Concordia, de Montréal, lui a décerné un doctorat honoris causa.



« Je n'ai jamais eu une conception bien arrêtée du cinéma documentaire. J'ai toujours agi, filmé d'instinct pour ainsi dire. Je crois que c'est la seule véritable conception du documentaire que j'avais. Je voulais faire passer un message, montrer des situations, faire comprendre quelque chose. (...)

Parfois, assez souvent même, j'étais conscient de prendre des scènes rares, des gestes quotidiens de cultivateurs, de travailleurs et fier de filmer de telles scènes sur le point de disparaître comme la coupe à la faucille et l'engrèbage du blé, un labourage avec ses boeufs, etc; et surtout les gestes de nos gens de la campagne. Il ne faut pas oublier aussi les images du début de la colonisation en Abitibi, dans les villages gaspésiens, les petites paroisses avec les toitures en bois, le brilage des abattis, la vie de nos ancêtres au début du siècle. J'ai aussi eu la chance de filmer des Indiens encore très peu marqués par la civilisation des Blancs. (...)

C'était du cinéma « nature », en pleine nature. »
Extraits d'une entrevue donnée, en 74, à la revue *Cinéma Québec* et que publie Yves Lever dans son *Histoire générale du cinéma au Québec*.



L'abbé Proulx en plein tournage.

■ Un témoignage irremplaçable (PC) —

Pour le cinéaste Pierre Perrault, Maurice Proulx a laissé sur le Québec de jadis des images qu'on ne pourra jamais refaire. « Vous pourriez toujours tourner un *Maria Chapdelaine* ou un film sur *Monsieur maître drapeur*, ça ne va même pas ressembler à ce qu'a fait l'abbé Proulx. Il laisse un témoignage irremplaçable sur la réalité de cette époque », affirme l'auteur de *La Bête lumineuse*. Dans l'un de ses films, *Le retour à la terre*, Perrault a utilisé des séquences du pionnier Maurice Proulx, extraites de sa série sur la colonisation de l'Abitibi, tournée de 1934 à 1937. « Un discours du présent sur des images du passé, lorsque l'Abitibi était en train de se faire », explique Perrault, associant le documentariste « disparu » à des artisans du temps comme l'agronome Paul Boulet, l'entomologiste Georges Gauthier et l'auteur Félix-Antoine Savard :

« On peut mettre ses films à côté des poèmes de Savard. Maurice Proulx, dit-il encore, « auteur de constats vigoureux sur la vie quotidienne du temps, faisait souvent du pour un, c'est-à-dire que chaque pied de film tourné lui servait. Nous, à côté, nous faisons du 30 pour un. Lui, quand il tournait un plan, c'était pour le garder. » C'était également un cinéaste du cinéma direct, l'abbé Proulx faisant très peu de mise en scène.

rapporter les premiers témoignages éloquentes de la réussite de la grande aventure de la colonisation entreprise en 1833. Il y retourna trois années consécutives pour vendre ce « pays neuf » aux épouses des colons et à tous les autres citoyens qui voudraient fuir la crise économique qui sévissait alors au Québec.

L'enseignement par l'image

On voit de quoi sera faite une grande partie de sa filmographie. Toujours pour la valorisation de la terre, il tournera des petits bijoux documentaires sur des pratiques aujourd'hui disparues. *Le lin du Canada* serait son meilleur. Il tournera aussi plusieurs films touristiques qui attendront des auditeurs importants: *Les îles de la Madeleine* et *Le ruyseau du Saguenay*. Également projetés en version anglaise, auront été vus entre 1956 et 1971 par un auditoire global de près de quatre millions de personnes.

Il avait un grand souci d'enseignement et même de propagande, disait-on facilement à l'époque. Si on le qualifiait de moins bon photographe que l'abbé Albert Tessier, son contemporain, on lui reconnaissait toutefois un plus grand talent dans l'exploitation du langage cinématographique, comme l'affirme Yves Lever dans un tout récent ouvrage publié aux Éditions Borel, intitulé *Histoire générale du cinéma au Québec*.

Après la première phase du cinéma muet, dont l'ont partagés ses deux longs métrages sur la colonisation, l'abbé Maurice Proulx entra dans une nouvelle étape, entre le début de la guerre et 1950. Ce fut la période de la maturité, disait Daigneault, au cours de laquelle il expérimenta les techniques nouvelles de la photographie.

Audidacte débrouillard, il construisit ses propres tables de montage ou ses appareils de tirage. Travailleur acharné et méticuleux, il sut rapidement intégrer les nouvelles techniques du cinéma. Il fut l'un des premiers à expérimenter la pellicule couleur Kodachrome 16mm.

À partir des années 50, l'abbé Proulx produisit la majeure partie de ses films à caractère religieux. Il n'oublia non plus de fixer sur pellicule les hommes politiques de l'époque, aussi bien le « rouge » d'Adélard Godbout que le « bleu » de Maurice Duplessis.

« Ses films, écrit Yves Lever dans son histoire du cinéma québécois, reflètent l'esprit triomphaliste de l'Église catholique de l'époque et la mystique duplessiste de la grande paysannerie. »

Cinéaste pionnier du Québec, l'abbé Maurice Proulx ne nous a donc pas vraiment quittés puisqu'une partie de sa mémoire est dans les archives visuelles du Québec. Il ne nous reste plus qu'à étendre la lumière et à mettre en marche le projecteur. Une nouvelle rétrospective de son œuvre ne devrait pas tarder. ●